

Un gisant du Christ par Louis-Thomas Berlinguet

Mario Béland

Number 138, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91629ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Béland, M. (2019). Un gisant du Christ par Louis-Thomas Berlinguet. *Cap-aux-Diamants*, (138), 54–55.



Louis-Thomas Berlinguet (Saint-Laurent (Montréal), 1790-Québec, 1863), *Gisant du Christ* ou *Christ au tombeau*, 1854 ? ; bois peint monochrome (autrefois polychrome), 47 x 151 x 51 cm. MNBAQ, don de M^{gr} Arthur Douville, 1964.55. (Photo MNBAQ, Patrick Altman).

UN GISANT DU CHRIST PAR LOUIS-THOMAS BERLINGUET

Ce gisant du Christ a été offert au MNBAQ en 1964 par M^{gr} Arthur Douville, évêque de Saint-Hyacinthe et collectionneur d'art. Comme on peut le voir dans le fonds Jean-Marie Gauvreau, ancien directeur de l'École du meuble (BAnQ-Montréal), la sculpture, alors polychrome, a été photographiée, vraisemblablement dans les années 1930, au presbytère de Notre-Dame-de-l'Assomption de Berthier-en-Bas, aujourd'hui Berthier-sur-Mer. Les historiens supposent que le gisant provient du tombeau du maître-autel de l'église de cette paroisse et qu'il date de 1854, sans que ces informations aient pu toutefois être confirmées. D'après une lettre de l'évêque à Gauvreau, l'œuvre aurait été donnée, avant 1952, par le curé de l'endroit à M^{gr} Douville dans des circonstances inconnues.

Chose rare en sculpture ancienne, la ronde-bosse est signée au revers, sur la plinthe : L. T. B (gravé) erlinguet (tracé à la mine de plomb), cette dernière partie de l'inscription ayant été masquée par l'application, à la suite de son décapage, d'un nouveau revêtement uniforme de la pièce. La calligraphie correspond à la signature connue du sculpteur Louis-Thomas Berlinguet.

Artiste polyvalent grâce à son apprentissage traditionnel auprès de Joseph Pépin, associé de Louis Quévillon, et à sa longue expérience de contremaître auprès de Thomas Baillaigé, Louis-Thomas Berlinguet, architecte, sculpteur et doreur établi à Québec vers 1830, est occupé, entre 1845 et 1855, à plusieurs chantiers de décoration intérieure et de mobilier d'église à l'extérieur de la

capitale. L'un des plus importants est sans nul doute celui de la paroisse de Saint-Rémi-de-Napierville, réalisé avec l'aide de son fils, Louis-Laurent-Flavien. À cet endroit, Louis-Thomas exécute, entre autres, un ensemble de trois grandes statues dont un *Saint François Xavier* qu'il signe au revers : « L. T B / 1847 / Berlinguet ». Ces trois rondes-bosses polychromes, aujourd'hui conservées au MNBAQ, attestent chez Berlinguet une aisance certaine dans la sculpture figurative. Après un séjour de courte durée à Montréal, père et fils s'installent à Saint-Roch de Québec en 1848 où ils vont exécuter la décoration intérieure de la nouvelle église paroissiale. C'est sur ce chantier que Jean-Baptiste Côté fera son apprentissage. Outre le décor, l'entreprise de Saint-Roch, qui prendra fin en 1852, comprend le buffet d'orgue

et la statue patronymique de grand format pour la façade, dont deux fragments – la tête de saint Roch et le chien, son attribut – ont aussi été acquis par le MNBAQ. Qualifié de « fort sculpteur » par le statuaire Louis Jobin, c'est à Louis-Thomas Berlinguet qu'est attribué l'impressionnant calvaire érigé en 1850 à Saint-Germain-de-Kamouraska.

Issu d'une vieille tradition européenne, le type de gisants, comme celui de Berthier-sur-Mer, s'inscrit au Québec dans la lignée des christs au tombeau peints ou sculptés sur des parements destinés à recouvrir des tombeaux d'autel. Le MNBAQ conserve ainsi un devant d'autel taillé en relief par François Baillairgé pour l'église de Deschambault, vers 1815, et un parement peint signé par Théophile Hamel, en 1860, pour les Sœurs de la charité de Québec. Ce dernier est une variante du modèle de Berlinguet, la pose étant inversée. À l'époque victorienne, il est courant de placer dans des tombeaux d'autel vitrés des christs morts ou des saints expirants qui correspondent à la nouvelle sensibilité religieuse du temps. À l'instar des diverses représentations de la Passion – calvaires, christs en croix, Ecce homo, mater dolorosa ou Notre-Dame-de-Pitié –, les gisants répondent à un certain goût populaire pour les thèmes sentimentaux issus de l'image commerciale. Ces sujets éveillent la compassion et traduisent la fascination des fidèles pour les visions apitoyées ou exacerbées de la douleur ou de la mort. Ces sculptures en ronde-bosse, en cire, en plâtre ou en bois, monochromes ou polychromes, apparaissent ainsi au tombeau des autels, surtout secondaires. En 1851, dans les *Mélanges religieux* de l'édition du 28 mars, le statuaire mouleur italien Carlo Catelli offre aux membres du clergé « un bel assortiment de statues d'église [...] ainsi qu'un Christ mort en Suaire de 5 pieds 2 pouces de long ». On retrouve de tels christs, entre autres, dans la chapelle Saint-Geneviève de l'église Notre-Dame-des-Victoires, à

Québec, à la chapelle de procession de Sainte-Anne, à Neuville, au sanctuaire Notre-Dame-du-Cap, à Cap-de-la-Madeleine ainsi qu'aux églises de Longueuil, Saint-Eugène de L'Islet, Notre-Dame-du-Rosaire de Montmagny, Saint-Prime au Lac-Saint-Jean, Saint-André de Kamouraska, Sainte-Croix de Lotbinière (par François Lemay, vers 1880). Par ailleurs, toutes sortes de dévotions particulières permirent d'alimenter le culte des reliques et des gisants. Ainsi, Louis-Philippe Hébert réalise en 1881 une sainte Anne pour l'église de Saint-Wenceslas et Louis Jobin, en 1900, un saint Antoine de Padoue, d'après un modèle en cire de Charles Huot, pour la chapelle du même nom à l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier, à Chicoutimi. La collection du MNBAQ renferme un autre saint Antoine en bois sculpté par un artiste inconnu de la fin du XIX^e siècle. On retrouve également des représentations plus inusitées comme la sainte Concorde, importée en 1881, à Saint-Jean, île d'Orléans, ou le saint Valère photographié par Ellisson & Co., entre 1860 et 1879, dans une chapelle non identifiée (MNBAQ).

Rappelant celui de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille, le Christ de Ber-

linguet, vêtu d'un périzonium noué au niveau du pubis, est étendu sur un linceul, la tête appuyée sur un monticule et tournée vers le spectateur. Le torse est légèrement renversé vers l'arrière, la main droite appuyée sur l'abdomen, la gauche déposée au sol et ouverte vers le haut. Il se dégage de la représentation un sentiment tout à la fois d'abandon, de silence et de tranquillité. Le sculpteur Henri Angers reprendra en 1907 ce même modèle à l'église de Neuville. Si, dans l'ensemble, l'anatomie du Christ de Berthier-sur-Mer est bien maîtrisée et convaincante, le pied droit, par contre, souffre de maladresse et de naïveté. La monochromie de l'ensemble a malheureusement fait perdre en partie l'expressivité originale et pathétique du sujet. Ceci dit, le gisant de Berlinguet s'avère, au Québec, l'une des plus anciennes représentations de Christ mort en sculpture sur bois. Cette œuvre singulière est actuellement exposée dans la salle *Imaginer* du pavillon Gérard-Morisset.

Mario Béland, msrc
Historien de l'art

